

ne doit jamais défricher ; sur ces terres on favorisera le reboisement autant que possible. En second lieu, nous avons les terres de première qualité ; ce sont ces terres qu'on doit mettre en état de culture. Cependant, parmi ces terres de première qualité, il y en a quelques-unes que la prudence nous conseille de laisser en bois, ma gré leur grande fertilité, par exemple, toutes celles qui -ont en pente très rapide, ou sur le sommet d'une montagne, d'une colline, d'un côteau, ou encore sur le bord d'une rivière dont le cours impétueux mine sans cesse les deux rives. Dans l'intérêt de l'agriculture, on ne devrait jamais défricher ces sortes de terres, bien qu'elles soient de bonne qualité ; car la racine des arbres donne une plus grande tenacité au sol et l'empêche d'être emporté par les eaux.

On constate la funeste conséquence du défrichement de ces terres tous les printemps et souvent tous les automnes. Les eaux minent le sol, font descendre la terre végétale au bas de pentes et l'emportent au loin. Dans certaines régions, les rivières dévorent pour ainsi dire leurs rives et charroient la terre à une grande distance.

Quant au sol en pente, la culture y est déjà si coûteuse et le labour si difficile à effectuer, que l'exploitation de ces terrains ne donne presque pas de profit.

En laissant en bois debout le sommet des côteaux, des collines et des montagnes, ainsi que les rives des cours d'eau rapides, le cultivateur procurera à ses animaux un ombrage très utile et opposera en même temps aux vents une barrière naturelle des plus avantageuses. Grâce à cette barrière, les vents ne se feront presque jamais sentir avec violence dans la vallée : l'air, en passant à travers les arbres, se rafraîchit, se purifie et se charge d'une humidité très salutaire aux plantes ; la surface du sol se trouve moins desséchée par les rayons solaires ; l'eau des ruisseaux et des sources ne tarit pas ; au printemps la fonte des neiges est moins rapide, et les inondations sont moins à craindre. En un mot, la présence des arbres aux endroits que nous venons de mentionner, régularise la marche des eaux et empêche la sécheresse.

Dans les vieux pays, on a si bien compris les avantages que la présence des arbres procure à la production générale, que les gouvernements et les individus font tous les ans des plantations considérables d'arbres fruitiers. Au Canada, on suit cet exemple depuis quelques années ; le gouvernement de Québec a établi la fête des arbres dans l'unique but de favoriser la plantation des arbres de toutes espèces. C'est là une institution des plus utiles et qui est appelée à rendre de grands services à notre pays, malgré la répugnance que les cultivateurs éprouvent à se conformer au désir du gouvernement ; car, il faut bien l'avouer, c'est avec l'insouciance la plus coupable qu'on a procédé aux défrichements. Le défricheur, la hache à la main, abat tout ce qui se présente devant lui et marche en véritable aveugle lorsqu'il convertit le pays en un désert. La conduite irréfléchie du défricheur porte déjà ses fruits ; car aujourd'hui la plupart des paroisses, jadis des mieux boisées, sont complètement privées d'arbres ;

et pour se procurer le bois de chauffage qui lui est nécessaire pendant la froide saison, le cultivateur est obligé de parcourir de longs trajets ; d'où il résulte fatigues sans nombre et une perte de temps considérable. Quand il s'agit d'aller chercher du bois de construction la distance à parcourir est souvent encore bien plus grande. Les défrichements ont toujours été faits, et le sont encore, sans discernement et sans intelligence, et le gouvernement, en ordonnant le reboisement, agit sagement puisqu'il travaille à remédier aux bêtises qui ont été commises sous ce rapport. Mais parce que les défrichements ont été mal exécutés, on ne doit pas pour cela arrêter complètement ; au contraire, il existe encore au Canada d'immenses étendues de terrains reposant sur un sol de qualité supérieure et que l'on devrait s'empresse de rendre cultivables. A l'appui de cette assertion, nous n'avons qu'à citer les vallées du lac Saint-Jean, du Grand Nord et du lac Témiscamingue, où des millions d'immigrants peuvent s'établir avantageusement.

Le Canadien a acquis une grande expérience dans l'art de défricher. Nous allons faire connaître le fruit de cette expérience à nos lecteurs. Cette expérience nous donne d'abord le moyen de distinguer, par la seule inspection des arbres, quelles sont les terres de bonne qualité et quelles sont celles de qualité médiocre. Il n'est pas nécessaire de répéter ici qu'il est de l'intérêt du colon de produire les terres de première qualité ; c'est un fait admissible. Il est vrai qu'il sera obligé très souvent de s'éloigner beaucoup des localités déjà défrichées et peuplées ; mais les inconvénients de cet isolement disparaîtront bientôt si le gouvernement fera ouvrir des voies de communication. Les produits abondants que le colon retirera de sa terre engageront un grand nombre d'autres colons à imiter cet exemple, et bientôt la forêt aura fait place à une paroisse florissante. C'est ce que nous voyons très souvent dans notre pays.

Les étrangers que nous envoie l'Europe, les Anglais, les Irlandais, les Ecossais, les Français et les Belges nous donnent sous ce rapport un exemple que nous devons nous empresser de suivre. Ces immigrants n'hésitent pas à s'enfoncer très avant dans la forêt, lorsqu'ils ont l'espoir d'y trouver des terres de qualité supérieure. Imitons donc ce bel exemple ; laissons de côté les terres qui ne sont pas de première qualité et ne défrichons que les bonnes. Il est vrai qu'il faut beaucoup de courage pour s'éloigner de ses proches et vivre seul au milieu d'une vaste forêt ; mais c'est avec le courage qu'on franchit tous les obstacles. D'ailleurs l'espoir de se créer un bel avenir et la conviction de remplir ses devoirs de citoyen sont des stimulants suffisants pour relever le courage et faire surgir de nouveaux Jean Rivard.

En général chaque espèce de terrains pousse une espèce d'arbres différents. Mais ce n'est pas toujours le cas, on voit souvent les mêmes arbres croître sur des terrains de qualité tout à fait différente. Cependant, comme règle générale, on doit admettre que certaines espèces ne prennent leur plus grand développement que sur des sols déterminés. Cette observation, jointe à d'autres t.